

COUTUMES ET TRADITIONS A VAYRES (Haute-Vienne) IL Y A MOINS DE CENT ANS

Je suis parmi les anciennes de Vayres et il m'est agréable d'évoquer les souvenirs se rapportant à cette commune que J'ai toujours habitée et où ont vécu mes parents, grands-parents et arrière-grands-parents.

Notre bourg est, paraît-il, plus ancien que Rochechouart.

Nous avons le tumulus mérovingien de La Tourate, le camp romain du Chalat, la voie romaine du Ponvigérand. Des fouilles faites (devant la maison Leclerc sur la place de l'église, avaient découvert une tour féodale, des restes de bains romains, mais l'argent manquant, on dût interrompre ces fouilles.

Un recueil de l'Abbe Montel fournit d'intéressants détails sur Vayres

Un de nos instituteurs, M. Sabourdy découvrait un jour, sur les boulevards à Paris, une carte du XVI^e siècle où notre bourg figurait sous le nom de Saint Pierre-de-Vair, ce qui expliquerait pourquoi les jardins touchant le stade s'appellent encore « Jardins de Saint-Pierre ».

Les familles étaient beaucoup plus nombreuses qu'aujourd'hui et comme les enfants se fixaient au pays, il arrivait que dans un bourg comme Vayres tous les habitants étaient plus ou moins parents ; c'était une grande famille.

Les distractions manquant, on se recevait beaucoup. Quand On tuait le cochon, on portait boudins et rôti dans une dizaine de maisons. La viande était un plat de riches. Certains n'allaient à la boucherie qu'au Mardi Gras. Il n'y avait d'ailleurs que de bien modestes boucheries où l'on ne tuait guère qu'une bête par semaine.

Pas de pâtisseries bien sûr. On appréciait les craquelins faits par M. Belair. Nos messieurs qui se réunissaient à l'auberge pour la manille traditionnelle savouraient les craquelins tout chauds en buvant le vin blanc.

La mère de M. Gady, chaussée de sabots à brides, venait à pied de Rochechouart pour vendre un panier de gâteaux.

On mangeait aussi le 2 février la fameuse « réorte », couronne de pain brioché achetée à la Saint-Bazile où nos braves paysannes se rendaient pour faire leurs dévotions à saint Blaise et jeter laine, plume ou argent dans la célèbre fontaine dont l'eau devait guérir leurs douleurs et faire pondre les poules.

On se régala aussi avec le fameux pâté de viande à gros bords. Le jour du Mardi Gras, chaque famille portait cuire chez son boulanger deux ou plusieurs pâtés. J'ai connu un jardinier assez pauvre qui en avait fait treize avec seulement un peu de graisse et quelques oeufs. Il les réchauffait dans la Poêle au fur et à mesure de ses besoins. Les enfants allaient à la boulangerie admirer les plus beaux et les plus gros gâteaux exposés après la cuisson.

On ne buvait guère de vin, mais plutôt du cidre parfois assez aigre ou de la piquette faite avec des restes de pommes pressées ou du raisin.

Les crêpes de blé noir, les gouyères, étaient des plats copieux et appréciés.

Le mets le plus courant restait les châtaignes blanchies qui composaient le repas de midi accompagnées d'une soupe aux raves.

coutumes et distractions.

Il y a soixante ans, on ne voyageait guère. Aller à Limoges était un événement, Le trajet était long et compliqué : un courrier (cheval et voiture) mettait une heure pour vous conduire à Rochechouart. Là, on prenait le train jusqu'à Saillat. Après un arrêt qui semblait interminable, un train s'arrêtant à chaque station vous conduisait enfin à Limoges.

Les commerçants se déplaçaient en charrette à vaches. M. Dagnas faisait ainsi le commissionnaire et allait même en Charente chercher le vin de nos deux négociants.

Les jours de foire, nos paysans amenaient leurs petits cochons en charrette ou en voiture à âne. La bicyclette était alors un luxe et la première auto fut un étonnement sans pareil : tous les habitants du bourg sortaient de leur maison en criant « une voiture sans chevaux »!...

Nos foires duraient beaucoup plus longtemps qu'aujourd'hui. Les forains ne partaient guère avant quatre heures. On s'attardait dans les auberges. Parfois on buvait un peu trop et certains ivrognes se plaisaient à amuser les passants : l'un jouait de la savate et du chausson aux quatre routes à la grande joie des enfants qui l'entouraient. L'autre criait sous certaines fenêtres ce qu'il pensait à jeun, mais n'osait dire. Un troisième s'endormait dans un fossé avec sa grosse tourte près de lui. Ces ivrognes là n'étaient point dangereux.

A l'occasion de nos foires, un charlatan attirait près de sa roulotte une bande de curieux. Il tirait la bonne aventure, prétendait arracher les dents sans douleur, offrait des poudres qui guérissaient tous les maux.

Un colporteur distribuait des feuillets prédisant l'avenir. Un autre vendait des chansons, sortes de complaintes relatant des faits régionaux, des crimes et même des événements politiques.

Sur la place une jeune fille hurlait à pleine voix La Pimpolaise ou quelque chanson de ce genre.

La foire était vraiment un lieu de réunion bien apprécié des jeunes et des vieux.

Dans le courant de la semaine, le montreur d'ours attirait beaucoup de monde au communal. De petits théâtres Guignol avaient beaucoup de succès auprès des enfants. Parfois même des cirques annoncés à grand fracas réunissaient les amateurs de danseuses en robe étincelante, de sauts périlleux, de clowns dont les drôleries avaient toujours beaucoup de succès.

Une certaine troupe s'installa même pendant plusieurs semaines dans la salle Laloi. Des acteurs qui eurent peut être du talent autrefois interprétèrent pas trop mal : La Porteuse de pain, Les deux Orphelines et la Dame aux Camélias. Le même personnage remplissait plusieurs rôles.

Le public, indulgent, applaudissait et s'amusait énormément.

C'était encore à l'occasion de la foire qu'un perruquier installé dans la grange Morange près de la place, coupait les cheveux de nos jeunes coquettes peu fortunées qui recevaient en échange une robe aux couleurs criardes.

Occupations.

Dans nos bourgades on travaillait beaucoup sans devenir bien riche. Les magasins étaient modestes. On y venait le dimanche pour faire les achats qui duraient longtemps. On hésitait, on « marchandait » énormément. L'argent étant assez rare, les clients proposaient des échanges : laine, bois, chanvre pour avoir du tissu, de la toile... etc...

Les habitants du bourg étaient de petits commerçants ou artisans. Le charron ferrait ses roues sur la place de l'Eglise. Le tisserand, M. Léonard, dit *Garouille*, travaillait dans la vieille maison au perron de pierre et les enfants aimaient le regarder par la petite fenêtre qui existe encore.

Le pressoir de M. Justin Périer installé dans l'actuelle grange de M. Viaud, attirait aussi les écoliers qui se plaisaient à voir tourner le pauvre cheval entraînant la grosse meule et puis ils espéraient recueillir un peu du tourteau (pain de noix) destiné aux bêtes et dont ils appréciaient le

goût huileux car ils n'avaient pas mal au foie.

Comme aujourd'hui nous avons des boulangers, des bouchers, des épiciers, des marchands de tissu, des auberges, des marchands de vin, des couturières mais pas de garagistes, de plombiers, d'électriciens, de médecin, de pharmacien.

On a pourtant l'impression que le commerce était plus vivant qu'aujourd'hui bien que les gains fussent modestes.

En se promenant on pouvait rencontrer une fileuse gardant ses moutons ou quelque ramoneur portant son attirail.

Nous avons jadis des femmes chargées spécialement de la lessive. Cette lessive était un événement familial qui avait lieu deux fois par an : à Pâques et à l'automne. La mère de M. Parvery (la Babi) coulait la lessive dans un petit réduit de M. Lachaise. Pendant tout un jour, elle surveillait le feu, passait et repassait le lessif dont la bonne odeur embaumait le linge. Le lendemain au petit jour, cinq ou six femmes se rendait au lavoir qui nous paraît maintenant une mare, et jusqu'à la nuit, frottaient, battaient le linge. On leur portait à manger sur l'herbe le bouilli, le farcis, le morceau de cantal et les enfants se disputaient pour partager ce repas.

Les distractions de la population étant peu nombreuses, on profitait de toutes les occasions de se réjouir.

Les mariages permettaient de réunir beaucoup de parents et amis. J'ai vu des cortèges de plus de cent personnes annoncés avant l'entrée du bourg par les clarinettes et accompagnés de joyeux « hi fou fou ». On avait le temps d'admirer la mariée en robe claire, rarement blanche et sans long voile. Elle était suivie de jeunes filles aux robes longues de couleur voyante. Les femmes portaient un caraco orné de velours sur une jupe très ample généralement noire.

Les hommes gardaient le plus souvent leur grande blouse empesée. Les femmes âgées portaient un châle cachemire de tons rouges et les vieilles un châle gris ou marron.

La mariée qui n'avait pas de voile portait une petite coiffe en dentelle fleurie et tuyautée soutenue par une « bonnette » noire. Derrière cette coiffe était fixé un noeud de ruban moiré dont les pans tombaient parfois jusqu'à la taille. Avant le mariage, il fallait faire les « visites » dans les champs, dans le grenier, dans la cave. Quand on s'était mis d'accord, on allait « acheter les habits » chose importante qui prenait toute la journée. Une partie de la famille accompagnait la future mariée pour encourager ou modérer la jeune coquette. C'était tout un trousseau qu'on lui achetait : robe du jour, robe du lendemain, lingerie, bijoux, cadeaux pour la parenté. Plus le tas montait, plus était considérée la future famille.

On mangeait le soir chez le commerçant : c'était un « avant-goût » de la noce.

Les clients repartaient en voiture à une heure tardive.

Le jour du mariage, quand la noce revenait au village, les invités goûtaient chacun à leur tour une cuillerée de la soupe au vin que les enfants trouvaient particulièrement bonne.

Le repas durait longtemps et se terminait par des chansons souvent interminables.

Des jeunes filles ayant un peu de voix s'approchaient de la mariée et lui chantaient une complainte peu réconfortante :

« Madame la mariée, vous n'irez plus au bal... »

Parfois la mariée y allait de sa larme !

Pour les décès on prévenait beaucoup de monde. On portait un deuil sévère du noir et de longs voiles de crêpe ; même les enfants mettaient du noir. Au cimetière pour manifester son chagrin, on criait. On se lamentait à la façon des pleureuses.

A la Noël, les enfants les plus favorisés mettaient leurs sabots dans la cheminée près de la grosse bûche réservée pour la veillée, mais que trouvaient-ils ? Une orange, des noisettes, un petit Jésus, quelques sous. Pas d'arbre de Noël, pas de cadeaux et pourtant on était content.

A la Saint Jean, les écoliers du bourg passaient dans chaque maison demander un fagot. Un énorme bûcher était dressé au communal avec une vipère dans le haut. Le soir venu, M. le Curé venait de l'église en procession, précédant les porteurs de la statue de Saint Jean. Le feu était béni, la prière dite et la fête profane commençait. On faisait la ronde, on chantait puis on sautait le feu. On emportait ensuite un tison qui pieusement conservé devait préserver de l'orage.

Beaucoup de superstitions subsistaient à cette époque : le cri de la chouette portait malheur ; le chien qui aboyait lugubrement annonçait une mort prochaine. On croyait à la chasse volante, aux revenants, aux « loups garous » qui circulaient pendant les « avents ».

On faisait faire des dévotions pour guérir certaines maladies. Le « mal » « tournait » de Saint Victurnien... de Massignac et alors une femme se chargeait d'aller ici où là suivant la croyance prier ou accomplir certains rites qui devaient assurer la guérison.

Cette croyance aux dévotions existe encore.

C'est à la veillée que se racontaient les histoires de revenants, de feux follets, du fameux Burgou qui, dit-on, en revenant des foires de Châlus, se cachait pour dévaliser les marchands ou entrait dans les maisons avec un drap sur la figure. S'approchant du lit d'une veuve, apeurée, il disait d'un ton plaintif en patois « que toun pabro homé qué damando de les prèdièrès ». Et la pauvre femme affolée se levait et tendait sa bourse. On prétend que Burgou volait les riches pour donner aux pauvres. Ce voleur particulier fut pourtant arrêté à Vayres et mis en prison à Rochechouart.

Durant ces veillées, on cassait des noix, on pelait des châtaignes, on filait au fuseau, on mangeait des boursées, on chantait souvent en patois. Le dimanche on dansait dans les granges.

Une vieille mendicante " la mère aux ânes » s'arrêtait chaque année en se rendant aux Bonnes Fontaines, près de Cussac. Un chapelet à la main, elle s'arrêtait à chaque porte en disant : « ô se diro par vous » ! Et si on lui demandait de chanter, elle y allait de sa chanson d'une voix chevrotante tantôt en français, tantôt en patois. C'est ainsi que ma soeur a recueilli plusieurs de ces vieux airs que je pourrais fournir.

L'école.

Que de progrès accomplis durant ce siècle !

Grand-père, M. Chrétien, fut un des premiers instituteurs. A cette époque où peu de gens savaient lire, il était un personnage, un peu l'écrivain public. Quand l'inspecteur venait, avec lui on allait inspecter les écoles voisines pendant que la classe était confiée à un moniteur.

Le soir, on allait à l'église où l'inspecteur tenait l'harmonium.

L'instituteur était alors une autorité dans le pays.

Les écoles restaient pourtant bien pauvres. Celle des filles comprenait une seule classe de plus de cent élèves, installée dans une chambre des Javelaud. Les enfants ne pouvant pas loger dans la classe restaient assis sur des bancs dans le couloir sous la surveillance d'une monitrice et malgré ce surcroît de travail, on apprenait du Corneille, du Racine, du Molière ; on chantait en chœur du Mireille, les Magnanelles, les Brésiliennes ; on organisait des fêtes ; on préparait le certificat d'études ; on formait de très bonnes élèves, mais on étudiait beaucoup moins de matières.

L'école de garçons était installée près de la maison Viaud dans une pièce divisée en deux parties assez obscures que le maître, monté sur une estrade arrivait difficilement à surveiller.

Un certain instituteur pour obtenir du silence envoyait sa pantoufle à la tête de ses élèves. L'inspecteur demandant à ce même maître de faire chanter ses élèves, il lui déclara : « que ses écoliers ne savaient que les chansons de M. le Curé qui habitait à côté » ! Cependant il entonna une version particulière de Marlborough :

Malborough s'en va en guerre
Ah ! tu m'embêtes
Tais donc ta gueule
car tu me fais suer

Nos vieux instituteurs très dévoués ont formé de très bons élèves tels que M. Nicolas, dit farceur, frère de M. Henri dont nous pouvons admirer la belle écriture dans certains registres de la mairie. Certains élèves étaient capables de résoudre à leur façon les problèmes du brevet.

Un élève d'un maître dévoué, M. Martin, est devenu professeur, puis directeur de l'école pratique de Puteaux.

Cet élève, M. André Delavie, était un homme modeste, très attaché à Vayres où il aimait se promener en sabots.

Très intelligent et observateur, il fut l'inventeur d'un appareil qui pendant la guerre de 1914 permit d'entendre les Allemands dans leurs tranchées. Nous sommes fiers de ce compatriote !

Un autre de nos instituteurs, M. Dutot a organisé une fanfare qui fut une des grandes joies de notre bourg. Cette fanfare comprenait plus de vingt musiciens pas tous très doués. Certains mettaient un bouchon à leur musique les jours de concert car nous avons parfois des concerts le dimanche et pas un Vayrois ne manquait au cercle des auditeurs qui venaient applaudir les morceaux entraînants exécutés avec plus ou moins d'habileté. Ce même M. Dutot donnait des leçons particulières à plusieurs enfants qui s'amusaient beaucoup en attendant le lever du maître. Je n'ai pas su que ces élèves soient devenus de grands musiciens ! Comme les écoliers d'aujourd'hui seraient étonnés de voir les classes d'autrefois chauffées par une seule cheminée. Ils ne reconnaîtraient pas ces fillettes coiffées de bonnet noir orné de ruche bleue et même de grandes filles coiffées comme leur mère de cravates de tête.

La maîtresse a du lutter longtemps pour faire disparaître ces affreuses coiffures qui cachaient hélas ! beaucoup de poux. Ou n'était pas très propre à cette époque.

Les enfants ne jouaient pas comme aujourd'hui. Il n'y avait pas de cour de récréation. On s'ébattait sur les places, aux quatre routes, dans les bois de Puy Bosse où on laissait souvent passer l'heure de la rentrée.

On revenait essoufflé craignant de rencontrer l'inspecteur en redingote venant de Rochechouart à bicyclette. Comme il nous faisait trembler ce terrible inspecteur qui troublait la maîtresse autant que nous.

Cette maîtresse atteinte d'une maladie de coeur mourut d'ailleurs dans sa classe l'année même ou on inaugurait l'école actuelle.

C'est sur ce souvenir émouvant que je termine cette évocation d'un Vayres que j'aime particulièrement.

Mme G. CLÉMENT, Directrice d'école honoraire.
Ethnologia hiver 1978